

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 25/2 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.2.61324

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

## UNE PRATIQUE SOCIALE / LIEU DE MÉMOIRE: LA PROMENADE\*

La promenade est un lieu de mémoire, dans le sens où Pierre Nora a pu baptiser lieux de mémoire l'espace de la tradition, devenue consciente d'elle-même dans l'écart historique de sa représentation. Cela peut sembler un peu paradoxal à notre époque où se développent les chemins de randonnée et où l'on redécouvre cette manière particulière, hygiénique et écologique qu'a l'homme de s'approprier l'espace. J'entends bien sûr parler ici de la promenade mondaine, un rituel historiquement daté, voué à la représentation sociale, avec ses codes, ses lieux, ses heures, une pratique sociale qui de la Renaissance au XIX<sup>e</sup> siècle s'est épanouie en France et qui comme telle a totalement disparu au XX<sup>e</sup> siècle. Mme de Genlis, dans son «Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour ou L'esprit des étiquettes et des usages anciens comparés aux modernes», de 1818, l'évoque avec nostalgie:

*Depuis le règne de Louis XV jusqu'à la révolution, la promenade de bon air, le soir, durant les beaux jours de l'été, après l'Opéra, était les boulevards. On voyait là, dans de superbes voitures à sept glaces, les plus jolies femmes de la cour et de la ville, et toujours magnifiquement parées. Les voitures formoient deux longues files, allant gravement au petit pas; l'entre-deux des files était occupé par les jeunes gens les plus élégants qui s'y promenaient à pied, et par de jeunes bouquetières portant d'immenses corbeilles remplies des plus belles fleurs de la saison: c'étoit un spectacle unique, et aussi curieux que brillant<sup>1</sup>.*

La promenade est à la fois un lieu et une pratique sociale engendrée par ce lieu. Il existe plusieurs manières de se déplacer: «Par ce mot [promenades] nous comprenons toute action de se transporter d'un lieu dans un autre; soit à pied, soit à cheval ou en voiture» écrit la Baronne d'Orval («Usages mondains», Paris, 1901). La promenade se distingue des autres modes de locomotion en ce qu'elle est d'abord l'acte d'une finalité sans fin. Il existe pourtant quelques finalités à la promenade: finalité hygiénique d'abord que Flaubert brocarde dans son «Dictionnaire des idées reçues»: «Toujours faire une promenade après dîner, cela facilite la digestion.» On va se promener aussi pour entretenir son corps, cela fait partie de la diététique, celle dont parle justement Foucault dans son «Histoire de la sexualité». Une autre finalité est la curiosité: l'ouverture sur le monde, la découverte, mais si on peut avoir un but de promenade (aller voir un monument, un paysage) ce but n'est que le prétexte. La promenade reste une activité sans fin, du même type que le jugement esthétique, tel que Kant le caractérise.

\* Conférence présentée le 20 février 1997 à l'Institut Historique Allemand de Paris.

1 Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour ou L'esprit des étiquettes et des usages anciens comparés aux modernes, par la Comtesse de GENLIS, Paris 1818, tome 2, p. 167.

Cette curiosité est ouverte, non déterminée, régie par une espèce d'attention flottante s'exerçant dans le jeu du connu et de l'inconnu, du familier que le regard rend neuf, du plaisir de la rencontre insolite. Plaisir sensuel de la découverte ou de la redécouverte, celle des odeurs, des couleurs, des goûts (les gâteaux pour Rousseau), ou la musique, bref en un mot la saveur du monde. Mais de tous les sens, l'œil est celui qui est prioritairement sollicité. La promenade est d'abord promenade du regard (comme on le voit chez Diderot ou plus tard chez les flâneurs parisiens).

Il est des promenades éducatives, des promenades archéologiques ou artistiques (celles d'un Goethe ou d'un Stendhal), il en est d'amoureuses voire d'érotiques, il en est qui sont des pèlerinages (comme celle que fait Werther pour retrouver son enfance et son origine). Celle qui retiendra notre attention est la promenade sociale, dont la finalité est une manière de rencontrer en ville ou dans la nature (dans la proximité de la ville) son prochain. Elle exerce une fonction phatique, celle de répéter et maintenir le lien social tout comme la visite, en le désignant.

Ce qui caractérise toute promenade est d'abord son allure: elle a celle de la conversation qui est de toucher à de nombreux sujets sans les approfondir. Digressive, la promenade cède à des sollicitations diverses, allant de l'avant ou en arrière sans but déterminé, sans contrainte, de manière assez libre! Il s'agit donc d'un rapport avec le monde social d'un type particulier puisque attention et distraction, nonchalance et face (pour parler comme Erving Goffman) vont de pair.

Cette fonction sociale si importante autrefois a quasiment disparu à notre époque, même si en certains pays européens elle semble encore persister pour différentes causes, pour des raisons climatiques ou culturelles (je pense en particulier au *paseo* qui a toujours été au centre de la vie sociale espagnole et l'une des coutumes les plus populaires). Définie comme »action de se promener dans la rue avec une attitude pompeuse« cette promenade citadine participe de l'animation constante des rues espagnoles à laquelle tant de récits de voyage font référence et dont les éternelles allées et venues finissent par donner le tournis au spectateur étranger. Or la promenade a été du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle un moment fondamental de la vie sociale dont on ne peut guère aujourd'hui mesurer assez l'importance. Son étude se heurte à des difficultés particulières: si l'on peut retrouver les projets architecturaux et artistiques concernant les lieux de la promenade, l'étude sociologique ne peut se faire que grâce à des documents, des témoignages, des représentations picturales, des mémoires, des traités de savoir-vivre et surtout par des documents littéraires impliquant des représentations, des jugements et une mise en scène élaborée qui permettent de mieux saisir les enjeux d'une telle pratique.

Où se promène-t-on? Dans des lieux privilégiés. La promenade a un cadre: l'allée du parc par exemple. Elle se situe dans un espace socialisé (que sont les promenoirs et les promenades), mais la promenade se fait dans un espace où la nature joue un rôle d'ornement. C'est dire que la promenade (que ce soit un espace où il y a des jardins, des parcs, ou dans l'espace de cette nouvelle nature qu'est la ville – le paysage urbain –) est toujours l'espace où se joue d'une manière ou d'une autre l'articulation de la nature et de la société.

Quand se promène-t-on? La promenade est une aventure limitée. Il y a un temps de la promenade; elle n'est pas une excursion; elle ne va pas trop loin, ni trop long-

temps. La promenade n'est pas dirigée vers un but, mais parcourt un lieu; elle ne mène pas au lointain, à l'inconnu, mais reste dans un espace connu, dans l'espace de sa culture. Le promeneur n'essaye jamais de faire sauter les barrières d'un espace clos; il jouit tout au contraire de l'espace dans sa limitation. La promenade flirte sans cesse entre la limite et l'illimité, la nature et l'esprit, le clos et l'ouvert, le repos et le mouvement, l'ici et le là-bas, elle est intersection dynamique, lieu de rencontre.

La promenade urbaine a été opposée à la chasse aristocratique comme une autre forme d'exercice de l'oisiveté. Cet *exercice modéré* (suivant la définition de l'Encyclopédie de d'Alembert) obéit à un rituel qui peut facilement être reconstitué et qui réside d'abord dans le fait d'aller voir – voir – se faire voir – être vu. C'est un acte d'extériorisation mettant en jeu l'identité individuelle et sociale.

Liberté et oisiveté caractérisent cette récréation qu'est la promenade urbaine, trait d'une société s'inscrivant dans l'activité de *loisir* d'une communauté dont les mœurs se veulent policées<sup>2</sup>.

Le promenoir (*lieux plantés selon les alignemens de l'art* selon Richelet) désigne le lieu privilégié de cette pratique. La construction d'un lieu de promenade tangible, plastique (avec des plantations; avec une disposition visuelle qui est ouverture de points de vue) est relativement moderne, ainsi que l'a noté Daniel Rabreau et caractérise la civilité urbaine des temps modernes. La spécialisation d'un espace réservé à la promenade n'était pas nouvelle, mais le rôle du modèle italien a été historiquement déterminant en France. Du début du XVII<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, promenade urbaine et jardins deviennent une spécificité de l'urbanisme français<sup>3</sup>.

La création des promenoirs ou promenades plantées (espace construit par l'art) vient fréquemment en remplacement des remparts. L'articulation de la société et de la nature grâce à des jardins à la Française, cadre de verdure ou créations architecturales et scénographiques se caractérise par l'ouverture paysagère de la ville sur son environnement, par la création de perspectives favorisant la convivialité d'un rituel où l'on se rendait comme à un spectacle touchant. La disposition idéale du promenoir est souvent la limite entre la ville et la campagne: le promenoir symbolise »l'appartenance de la ville au royaume et la positionne par rapport à l'étendue du territoire«. C'est également un signe de la pacification du territoire et la célèbre promenade de Pâques que fait Faust est exemplaire à cet égard: les bourgeois sortent de la ville en société admirer la nature tout en discourant sur les guerres lointaines: la promenade et son discours est appropriation d'un territoire pacifié et – bien qu'ouvert sur les horizons dessinées par les perspectives – replié sur lui-même, clos, nettement délimité et borné, affirmant son autonomie dans l'espace réservé de la jouissance de soi.

Il n'est pas question ici de faire l'historique de ces promenades qui sont espaces de civilité par excellence, mais de rappeler seulement quelques lieux privilégiés en raison même de leur mode exemplaire de fonctionnement. L'un des plus célèbres fut le *Cours la Reine*, promenade plantée d'ormeaux longue de mille mètres, créé en 1616 sur les berges de la Seine à l'ouest des Tuileries redessiné plus tard par Le Nôtre, le

2 Daniel RABREAU, »La promenade urbaine en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles: entre planification et imaginaire«, in: Mosser TEYSSOT, *Histoire des Jardins*, Paris 1991, p. 301.

3 RABREAU (voir n. 2), p. 301.

premier grand exemple de promenoir planté en France. La mode florentine de se rendre en carrosse aux heures les plus fraîches de l'après-dîner dans un espace réservé fut introduite par Marie de Médicis.

»La promenade en carrosse, importée d'Italie par Marie de Médicis, se déroulait outre-monts sur le *corso*, place, esplanade ou route qui n'étaient ornés d'aucunes plantations spécifiques. A pied on se promenait sous les arcades ou les portiques des rues et des places: à l'ombre. ... Si l'on excepte Lucques, dont les remparts connurent des plantations dès le XVI<sup>e</sup> siècle, il faut attendre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle pour voir s'introduire en Italie le thème des *promenoirs plantés*; à Turin, mais surtout à Parme (le *Stradone*, réalisé par E. Petitot en 1767) et à Naples où l'influence des Bourbons – comme à Madrid – justifie cet embellissement à la française). Napoléon propagera ce dispositif typique des villes françaises dans les *Républiques sœurs*<sup>4</sup>. Le Président de Brosse lors de son voyage en Italie (1739) s'étonne d'ailleurs *que les plus belles villes que j'ai encore vues dans ce pays n'aient pas de promenades publiques qui vailent celles de nos moindres petites villes*.

Ainsi le Cours est-il un phénomène nouveau, constitué d'une allée triple, interrompue par une vaste demi-lune où les carrosses manœuvraient. Il était fermé à chaque extrémité par des grilles. C'est là un aspect important: la promenade est un espace de la distinction d'où sont exclus ceux qui ne font pas partie du monde. Ceci s'explique à la fois par des raisons de commerce social et par des raisons de police, car la promenade comme lieu de rassemblement que l'on peut qualifier de semi-public favorise certains comportements transgressifs: comme lieu de reconnaissance sociale, elle attire tous ceux qui veulent s'élever dans la société, les demi-mondaines comme les prostituées que l'on cherche toujours mais en vain à éloigner (voir la *Complainte des filles auxquelles on vient d'interdire l'entrée des Tuileries à la brune*). Elle autorise aussi de par sa disposition d'éventuels mélanges sociaux les plus réprouvés; aussi les valets doivent-ils rester au dehors. On délivre donc des laissez-passer, on y dispose des lanternes pour éloigner »les mauvaises fréquentations«.

Le *Cours la Reine* c'est d'abord un espace théâtral (on notera l'habitude des femmes de s'y promener souvent masquée), un espace de la représentation pour lequel le décor joue un rôle de première importance:

*J'ai vu l'alignement d'une superbe allée,  
Parmi son sable d'or, de rubis étoilée,  
Couverte de rameaux dont les feuillages verts  
Conservent leur peinture, en dépit des hivers,  
Recevoir en son sein nos dieux et nos déesses,  
Dans leurs chars de triomphe, éclatants de richesses.* (Colletet, 1635)

L'auteur du »Cyrus« décrit ces promenades comme de *grandes allées, si larges, si droites et si sombres par la hauteur des arbres qui les forment, que l'on ne peut pas voir une promenade plus agréable que celle-là*. On y rencontre un nombre infini d'hommes de qualité dans ces grandes allées toutes remplies de carrosses peints et dorés: *cette promenade est tout ensemble promenade et conversation, et est sans doute fort divertissante*. Ainsi la nature est disposée en salon à l'usage de la société

4 RABREAU (voir n. 2), p. 307.

polie<sup>5</sup>, contemporaine de l'hôtel de Rambouillet. *Vous êtes aussi gai et enjoué que si nous étions tous deux dans le Cours* écrit Voiture à Costard signifiant par là cet espace social de l'enjouement si caractéristique de la civilité mondaine.

Dufresny dans les »Amusements sérieux et comiques« divise les promenades en deux catégories: *dans les unes, on va pour voir et être vu; dans les autres, pour ne voir ni n'être vu de personne*. Ces promenades et parties galantes ont alors leurs lieux privilégiés, c'est le bois de Boulogne et le moulin de Javel.

*Les dames qui ont l'inclination solitaire cherchent volontiers les routes écartées du bois de Boulogne où elles se servent mutuellement de guides pour s'égarer. Les détours de ce bois sont si trompeurs que les mères les plus expérimentées s'y perdent quelquefois, en voulant retrouver leurs filles. Du bois de Boulogne, on vient dans le Cours: c'est une forêt en galerie, où il est permis aux chevaux de se promener et non pas aux hommes. Dans un climat voisin, qu'on nomme les Tuileries, on va respirer l'air au milieu d'un nuage de poussière étouffante qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer. L'incommodité de ces promenades, c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes, des mouches en été, des cousins en automne et en tout temps des nouvellistes.* (Dufresny, »Amusements sérieux et comiques«)

L'auteur des »Promenades de Paris« écrit à propos des Tuileries:

*Ce beau jardin que l'on admire  
Est ordinairement le jour  
le théâtre de la satire,  
et la nuit, celui de l'amour.  
Dans le jour, la blonde et la brune  
Y font étaler leurs attraits,  
Mais au demi-clair de la lune,  
On y voit leurs charmes secrets.*

(Et l'on sait qu'il arrive qu'on se laisse enfermé la nuit en galante compagnie.)

Cette parade n'est pas sans attirer quelques moqueries, telle la »Satyre nouvelle sur les promenades du Cours de la Reine, des Thuilleries et de la Porte Saint-Bernard« (1699) ou celle intitulée »Arlequin aux Tuileries« (1700):

*De ce charmant jardin effets prodigieux,  
La boîteuse y guérit, le courbé s'y redresse;  
Le bossu comme un P, le tordu comme une S,  
A son aspect heureux, deviennent comme un I.  
Montagnes et vallons, tout s'y trouve aplani.*

...

*Les visages y sont des chefs-d'œuvre de l'art  
Où nature souvent n'a pas la moindre part.  
Trop lasse de s'y voir toute vive enterrée,  
Chez la simple grisette elle s'est retirée.*

Tout y est calculé pour un effet à produire: on agite l'éventail; on se donne de la pres-tance à l'aide de faux mollets que l'on achète au Palais ou des talons de chaussure. La Bruyère, le fin observateur que l'on sait, note que *l'on se donne à Paris, sans se parler,*

5 Marcel POÈTE, La promenade à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle. L'art de se promener. Les lieux de promenade dans la ville et aux environs, Paris 1913.

comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs au Cours ou aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres ... L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique; l'on y passe en revue l'un devant l'autre: carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; et selon le plus ou le moins d'équipage, où l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne<sup>6</sup>.

La fonction de ces rassemblements dans ces lieux d'un concours général n'est pas seulement pour y briller par l'apparence: on se joint ensemble pour se rassurer sur le théâtre, s'appriivoiser avec le public, et se raffermir contre la critique: c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passants, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et l'on badine, l'on penche négligemment la tête, l'on passe et l'on repasse<sup>7</sup>.

Bref, c'est l'espace de la rumeur, où l'on apprend les dernières nouvelles de toutes sortes, un espace d'échange et de communication indispensable aux repères de la socialité. La Bruyère a esquissé le portrait de ce «spectateur de profession» qui propage les bruits, les anecdotes, bref la culture sociale du moment<sup>8</sup>. C'est bien un espace de la parole, de l'oralité.

### Règles de civilité

La promenade est un lieu souvent comparé à l'espace du salon où règne l'idéal de la conversation. Mais à la différence du salon, l'espace de cette société y est plus ouvert. On peut saluer des personnes que l'on ne connaît point tout en respectant les règles d'une civilité à l'étiquette plus souple. Au cours au XVII<sup>e</sup> siècle, on s'entre-salue sans se connoître et les hommes qui sont presque toujours découverts, n'oseraient manquer à saluer les dames à moins que de passer pour incivils. (Sauval)

L'un des attraits de la promenade sont les charmes de la nature qui offre un contre-poids aux pesanteurs et contraintes de la société. De tous les délassements et récréations [elle est] la plus convenable à la santé de l'homme. On y respire ordinairement un air pur<sup>9</sup>. La promenade peut être aussi une retraite comme on le voit dans le «Traité du vrai mérite» du Maître de Claville qui voit dans la nature un promenoir pour tout ce qui respire opposé aux artifices de l'art. Claville écrit:

*Tout le monde se promène; mais tout le monde ne sait pas se promener. Ne se trouver aux rendez-vous publics que pour contrôler le Public, faire des parties de campagne, ou de jardin pour danser, pour jouer, pour manger, se tirer à l'écart pour parler plus sainement d'affaires: tout cela peut s'appeler critiquer, se réjouir, négocier, non pas se promener; n'aller aux Tuileries que pour faire vingt fois le tour de la grande allée depuis huit heures jusqu'à neuf, ou se trouver au Cours à la file de cinq cents car-*

6 LA BRUYÈRE, Caractères, De la Ville, 1.

7 LA BRUYÈRE, Caractères, De la Ville, 3.

8 Qui dira après lui: Le Cours est fermé, on ne s'y promène point; le borbier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus? Qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la Foire? Qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier; que Rochois est enrhumée, et ne chantera de huit jours? Qui connaîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées? ... LA BRUYÈRE, Les Caractères, De la Ville, 13.

9 BONNEVAL (de), Les éléments de l'Education, Paris 1743, p. 47.

rosses, les glaces bien tirées pour se garantir de la poussière; si c'est là se promener, du moins ce n'est pas jouir du plaisir de la promenade<sup>10</sup>.

Mais elle est aussi le lieu où nature et société multiplient leurs échanges.

*Un jeune homme peut jouir de ces plaisirs innocents et naturels; et par la bonne compagnie, il peut se rendre instructif ces moments même qu'il passe dans un beau lieu.* (Bonneval [de], «Les éléments de l'Education», Paris 1743<sup>11</sup>)

Sans parler du fait que la beauté d'une telle nature passe pour rehausser celle des femmes. C'est un lieu esthétique et d'esthétisation où tout concourt pour une artialisement mesurée de la nature et une naturalisation de l'esthétique. La nature procure également une vision de la force, celle d'une sève dynamique qui donne à la société son optimisme. *Comment ne pas avoir foi en soi quand tout autour de vous s'accomplit ce prodigieux effort de végétation qui pousse toute chose en avant? On sera porté par le mouvement, et l'on vivra!* écrit Edouard Gourdon<sup>12</sup>. Il en est de même dans la promenade de Pâques de Faust, où la vision des forces dynamique de la nature prend toute son ampleur.

*De chaque côté de l'avenue des Champs-Élysées, on voyait assises, sur plusieurs rangs de chaises, des femmes rivalisant de parures, de fraîcheur et de beauté; elles préludaient au printemps qui vers ce temps, descend du ciel et fait éclore les fleurs, leur plus belle image<sup>13</sup>.*

La promenade est un espace qui au dehors du monde des salons permet à la politesse de jouer et d'éprouver toutes les règles de la bienséance.

*[Le promeneur] sera attentif à saluer les personnes de sa connaissance, dont la supériorité ne lui imposera pas un certain respect qui rendrait le salut trop familier. S'il est prévenu par la politesse des autres, il donnera des marques promptes de son attention: le tout se fera avec un air noble et simple, et il prendra bien garde d'imiter les fausses manières des originaux qui s'offriront à ses yeux<sup>14</sup>.*

*S'il est abordé par quelqu'un, ou si ce qu'il doit aux autres fait qu'il les aborde, ces mouvements se feront d'une manière un peu plus libre que dans un appartement; et il doit prendre garde que l'endroit où il remplira les devoirs de la civilité ne soit fréquenté de façon que sa politesse devint un embarras pour les autres ... Il y a manière de faire tout à propos et avec discrétion.*

*On voit bien sûr que je parle ici des promenades publiques: on est délivré de toutes ces petites observations dans les particulières, où les égards sont dûs aux maîtres et aux maîtresses de la maison et à leur compagnie<sup>15</sup>.*

Au XIX<sup>e</sup> siècle les traités de savoir-vivre multiplient les principes de cette politesse de la rencontre dans les moindres détails.

10 LE MAÎTRE DE CLAVILLE, *Traité du vrai mérite*, Paris 1740 tome 1, p. 334.

11 BONNEVAL (de) (voir n. 9) p. 47.

12 Le Bois de Boulogne, Paris 1861, p. 179.

13 La beauté du spectacle ne le cède en rien à sa diversité: *Dans les contre-allées se promenaient les piétons, et dans les intervalles circulaient les marchandes de plaisirs, les marchands de coco, les savoyards et leurs marmottes en vie, les joueurs de vielles et de triangles, les chanteurs italiens avec leurs harpes, leurs guitares et leurs tympanons; les colporteurs criant la liste des plus jolies femmes de Paris. C'était une joie, une gaieté et un vacarme difficiles à peindre; mais si la vue était flattée, c'était le plus souvent aux dépens de l'oreille*, Edouard GOURDON, *Le Bois de Boulogne*, Paris 1861, p. 80.

14 BONNEVAL (de) (voir. 9), p. 49.

15 BONNEVAL (de) (voir. 9), p. 50-51.

*Vous rencontrez un ami intime; vous lui serrez la main si vous vous en approchez, ou lui faites un signe affectueux, s'il est trop éloigné;*

*Vous ôtez respectueusement votre chapeau si la personne que vous saluez est une simple connaissance;*

*Si c'est une dame, saluez-la, du chapeau, en vous courbant légèrement, à moins que la dame ait l'air de vouloir passer inaperçue; un salut forcé lui serait désagréable; il ne faut pas se rendre indiscret par une politesse officieuse.*

*... on a aussi très mauvais ton, en s'arrêtant des heures entières au même endroit, quand vous rencontrez une dame qui tient, ou veut qu'on lui tienne conversation; Vous vous faites remarquer des passants et compromettez inutilement cette dame.*

*Gardez-vous de gesticuler comme un Gascon ou d'élever la voix comme un Normand; chacun tournant la tête vous prendrait pour un échappé de Charenton, ou entendrait ce que vous dites;*

*Je vous invite à prendre toujours la gauche de la personne que vous accompagnez;*

*Donnez lui le bras gauche si c'est une dame; ... Allez-vous en promenade? Ne marchez pas les bras ballants, mais ayez plutôt une canne, un cigare si vous êtes seul ...*

*Inutile de vous prévenir que vous devez vous abstenir de porter, soit panier, soit paquet, soit melon ...*

*Si vous êtes accosté par un monsieur, ôtez votre chapeau, mais remettez-le aussitôt.*

*Si c'est une dame, ne le remettez qu'à sa prière<sup>16</sup>.*

*Habillez-vous suivant votre âge; n'outrerez jamais la mode; la province seule a cette faiblesse.*

*Ainsi ne vous étalez pas sur trois chaises, comme si vous étiez sur un divan.*

*Si vous conduisez une dame, réglez votre pas sur le sien; il ne faut pas la fatiguer par une course au clocher; et lorsqu'elle désire s'arrêter devant un magasin, accédez à son désir, pour admirer complaisamment comme elle.*

*Otez votre chapeau lorsque passe un convoi funèbre.*

*Si la mère et la fille vous prie de les accompagner, offrez toujours votre bras à la mère, la demoiselle marchera à son côté<sup>17</sup>.*

Le costume propre et décent, la démarche régulière, l'harmonie des mouvements sont des impératifs catégoriques, qui ne sont point certes toujours respectés. La correction en est le principal:

*On ne doit y paraître que dans un équipage correctement attelé, ayant deux hommes sur le siège, mais il est toujours incorrect, pour une femme seule, de fréquenter les allées où la mode fait défiler toutes les élégances, si elle n'est pas accompagnée ... Lorsque dans le défilé on croise des personnes de connaissance, on se salue une première fois et si l'évolution produit une nouvelle rencontre, on ne se salue plus. Il n'est guère admis, d'ailleurs, de recommencer plusieurs fois le tour des allées; on va, on revient, et si l'on éprouve le désir de continuer la promenade, on parcourt d'autres allées<sup>18</sup>.*

Quant à paraître en fiacre à l'heure du bois, au milieu de la foule élégante, ce serait absolument incorrect<sup>19</sup>.

16 Marc CONSTANTIN, *Almanach des belles manières*, Paris 1854, p. 18–20.

17 Marc CONSTANTIN (voir. 16), p. 48–49.

18 Baronne d'ORVAL, *Usages mondains*, Paris, 1901.

19 Baronne d'ORVAL (voir n. 18), p. 454.

## La querelle du boulevard

La mode de la promenade ne cesse de croître au XVIII<sup>e</sup> siècle et les lieux à la mode changent. L'éclat du boulevard est celui de la société de l'époque qui s'y rend le jeudi (c'est le jour du boulevard): *Je vois des femmes magnifiquement vêtues, traînées à pas lents dans des chars pompeux; leurs adorateurs voltigent aux portières sur des coursiers superbes; un peuple nombreux inonde les contre-allées: il avale sans murmurer une noble poussière. Je ne me lasse pas d'admirer ces culs-de-singe qui n'ont rien que d'agréable. L'ouvrier a su les rendre lestes et galants, le peintre a épuisé les secrets de son art pour les embellir, son voluptueux pinceaux nous y représente de petits amours qui folâtraient sur le sein d'une Venus ...* Désormais la promenade sur le boulevard est un des grands attrait et l'engouement ne va pas sans susciter pamphlets et critiques, telle cette « Critique sur la folie du jour ou la promenade des boulevards. Avec l'éloge des Promenades Royales, du Cours, des Champs Elisées, & du magnifique Jardin des Thuilleries » d'un auteur anonyme, publiée en 1754 qui oppose les promenoirs traditionnels, cercles du haut ton, à cette folie du boulevard caractérisée selon lui par un chaos insupportable.

*Une multitude de Carrosses, tous ensemble confondus; le Prince, le Duc, le Comte, le Marquis, la Remise et jusqu'au Fiacre, tout est pêle-mêle: quel est donc ce goût? Un menu peuple innombrable qui vous assaille par leurs mauvais discours; l'un allant à la guinguette, l'autre en revenant, presque ivre, d'une grossièreté sans pareille. Que peut-on voir et quel est le coup d'œil? Un marais ou une gadoue qui au lieu d'eau de senteur, ne vous fait respirer qu'une puanteur insupportable; des marchands de mauvaise bière, des charlatans, des jeux de chien, des parades qui font rire les fous et hausser les épaules aux sages ...*

Le cours en revanche est aimable avec les belles avenues où *ni la poussière ni le chaos des voitures ne vous embarrassent point, où une partie de la Noblesse et de la Bourgeoisie de Paris se promène à pied*, cette grande avenue qui, de la grille de Chaillot vous fait voir les Thuilleries et son magnifique jardin; avec sa perspective, qui offre aux yeux un tableau transparent: *cette promenade est si chérie qu'elle passe pour la plus belle de l'univers:*

*c'est là que nous trouverons les beaux cercles ..., les amants au comble de leurs souhaits, où les soupirs se font entendre, où les yeux se promènent avec admiration; c'est là où l'on voit la noblesse dans tout son faste, se distinguer dans tout son éclat ... le bon Bourgeois s'y promène avec plaisir, pour y prendre l'air et admirer les grâces des Dames qui en font tout l'ornement. Quels plaisirs n'y a-t-on pas de voir ces gorges blanches à demi-découvertes, où les amants y trouvent tous les charmes de leurs maîtresses, où on voit ces yeux ardents, ces joues en forme de pomme d'apis, ces bouches vermeilles, qui vous content mille petites sornettes, et qui vous débitent autant de petits compliments les mieux dictés et les plus riants: en un mot, c'est là où l'amour va se promener de belle en belle.*

Propreté et enjouement, dans chacun de ceux qui s'y promènent, en font le plaisir, non dépourvu d'une sensualité libertine.

Le théâtre lui-même se fait l'écho de cette mode, ainsi les Scènes comiques de 1755 intitulées « Le boulevard du jour » où l'on voit Mme Sansgout défendre ce nouveau plaisir: C'est contredire tout Paris que de ne pas aimer le Boulevard, tandis que Mme Bonsens rétorque: *Tout Paris n'embellit point une promenade, si cette prome-*

*nade n'a rien par elle-même qui nous satisfasse; au contraire cela produit une cohue qui gêne les personnes qui s'y promènent; Voyez-vous ici quelqu'un qui marche à son aise? L'un vous pousse, l'autre vous marche sur votre robe, un autre vous décoiffe.*

Un autre écrit intitulé «Déclaration de la mode portant règlement sur les promenades du boulevard, publié en l'an XLII des Bilboquets, VIII des Pantins et I des Navets» (en fait en 1750) s'adresse aux *Girouettes élégantine des Grâces, princesse de Frivolité, duchesse de Bagatelle et souveraine de l'empire des Modes, à tous ducs, marquis, comtes, barons, petits-mâîtres, gens du bel air, plaisans, gens oisifs, persifleurs, chevaliers, militaires, abbés, robins, grands et petits financiers; duchesses, comtesses, marquises, baronnes, petites-mâîtresses, femmes de bon ton, bourgeoises à la mode, précieuses, minaudières* pour proposer un ensemble d'articles parodique visant à réglementer la cohue et la mode des boulevards.

La cohue est source d'embarras et d'accidents. C'est une guerre ouverte continuelle entre passants et petits-mâîtres. Les cahiers de doléances du tiers-état à la veille des États-Généraux se plaignent très souvent et violemment de ces abus. A l'Assemblée nationale, la «Pétition d'un citoyen» propose de remplacer les cabriolets et les carrosses par des chaises à porteur. Le *Vœu d'un piéton* ne tolère les voitures à quatre roues qu'en faveur des femmes et gens âgés, mais il statue *irrévocablement* que les cochers iront toujours à pied et tiendront leurs chevaux par la bride. L'auteur des «Assassins, ou Dénonciation au peuple de l'abus tyrannique des voitures» écrit: *J'ai écrit ce morceau ayant devant moi l'image d'un homme qui venait d'être écrasé sous mes yeux. Si la tricote (à 3 roues) n'est pas dangereuse, en revanche les cabriolets et leurs congénères aux noms grotesques (les culs-de-singe, les soufflets, les sabots) le sont.*

### De la démocratisation de la promenade mondaine

L'ouverture progressive au public de certains jardins, plus seulement réservés à une élite sociale, caractérise l'évolution de ces espaces qui de lieux de représentations et de communication entre les nobles deviennent également un espace pour parvenir et où celui qui s'y fait bien voir est assuré de son succès social. Si les différentes manières de se promener sont signes de distinction sociale (les nobles rejettent la marche à pied et utilisent des carrosses), la Révolution a attaqué ce privilège et l'on a même pu dire que le trottoir (*Bürgersteig*) était un endroit gagné sur la noblesse. La promenade à la française, entre midi et deux heures, qui devait être un spectacle bien étonnant se perpétue avec les promenades républicaines. Le jardin du Luxembourg est la promenade du tiers état et les jardins deviennent pendant un temps des foyers de patriotisme.

Le rejet des promenades symétriques, celle des jardins à la française, pour des chemins à l'anglaise sont également un signe du changement des esprits: plus de hiérarchie visible et de distinction ostentatoire. La seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> se signale par la construction généralisée de promenades: elles connaissent un grand succès dans de nombreuses provinces: celles de Chamars et la promenade de Granvelle à Besançon<sup>20</sup>, en Bretagne<sup>21</sup> avec les mails et les boulingrins, les promenades des remparts et

20 Voir LYONEL ESTAVOYER, *Besançon au siècle des Lumières*, Besançon 1978.

21 Voir «Promenades urbains en Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle» par H.-Fr. BUFFET, in: *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, tome XXXV, 1955.

des fossés, promenades avec panoramas, les quais-promenades. Signe des temps, en 1780 le propriétaire des Bois de Launay, près de Nantes, rend publiques la terrasse et les jolies allées de sa propriété où se presse le beau monde. C'est d'ailleurs le seul bois de Bretagne transformé en promenade fréquentée. A Montpellier, Arthur Young note que *la grande attraction pour l'étranger, c'est la promenade ou square – car elle a ce double caractère – que l'on appelle Le Peyrou. Il y a un magnifique aqueduc... Au sud, l'œil se promène avec délice sur une riche vallée, parsemée de villas et bornée par la mer; au nord une série de collines cultivées. D'un côté la grande chaîne des Pyrénées s'estompe peu à peu dans le lointain; de l'autre, les neiges éternelles des Alpes percent les nuages. Toute la perspective est l'une des plus étonnantes que l'on puisse voir, quand un ciel rapproche ces objets éloignés* et il ajoute que par leurs promenades publiques, les villes de France sont bien supérieures à celles d'Angleterre. Young apprécie en économiste la promenade provinciale comme nature domestiquée, utile aux populations et pas seulement les promenades représentatives comme à Paris. Ceci a des conséquences architecturales importantes: une fois des promenades créées, avec des beaux arbres etc., les immeubles avoisinants sont soumis parfois à des règlements d'urbanisme qui en précisaient la hauteur, la décoration et l'ordonnance: à Nantes pour le Cours Saint André et pour le Cours Cambronne; à Lorient pour le Cours des Quais, à Hennebont pour le Quai d'Aiguillon<sup>22</sup>.

A l'étranger également on assiste à un phénomène analogue: il suffit de citer le Prater à Vienne, le Jardin anglais à Munich, le Tiergarten à Berlin, le Parc de Weimar, etc. L'exemple de Vienne, haut lieu d'urbanité où dans le derniers tiers du XVIII<sup>e</sup> se développe à la folie la mode de se promener, est particulièrement intéressant. Ignatz de Luca dans *»Österreichische Spezialstatistik«* (1792) note que lors des dimanches ensoleillés c'était par dizaine de milliers que l'on pouvait compter les promeneurs. On se promenait alors sur le glacis et dans certaines rues élégantes de la ville. Cette nouvelle *»rage«* (*Spazierwut*) est contemporaine des travaux de Joseph II qui rend accessible le Prater en 1766 et l'Augarten en 1775. Ces lieux sont aménagés en promenades (on plante à l'Augarten 400 arbres et on y installe 200 bancs). Sur le glacis, occupé auparavant par des poissonnières, les marchandes de fruits etc., on aménage, on éclaire (1776) et en 1781 on plante des marronniers. Franz II construit et aménage le Volksgarten qui devient le premier parc public, continuant ainsi la *»politique des espaces verts«* de Joseph II.

On explique ce phénomène par la densité croissante de l'habitat (en nombre et en hauteur!). Joseph Richter se plaint en 1785 que les maisons sont collées les unes aux autres de tous côtés comme des harengs hollandais dans leur tonneau. Pourtant il n'est pas convaincu de l'utilité des promenades qui sont nuisibles à la santé en raison de la poussière qu'elles offrent à la place d'air pur. Une promenade urbaine est pour cette raison un non sens<sup>23</sup>. La poussière est en effet fortement produite et agitée par les nombreux véhicules circulant au Prater comme en de nombreuses autres capitales.

22 Ibid., p. 27.

23 *Denn wer wird in die Länge ein Präservativmittel für seine Gesundheit an einem Orte holen, wo er statt reiner Luft, Staub athmet, und wo ihm Erfrischungen, wie Sodoms Aepfel, im Munde zu Staub werden?* Pater Hilarion (Joseph RICHTER), Bildergalerie weltlicher Missbräuche, 1785, p. 217.

Cette poussière, dont se plaint également un S. Mercier dans son »Tableau de Paris« (particulièrement aux Champs-Élysées), est une raison pour lesquelles les promenades font l'objet de maintes critiques. On essaya dès la moitié du XVIII<sup>e</sup> de remédier à ce fléau de la poussière par des arrosages journaliers (ainsi les loueurs de chaises firent faire un tonneau roulant pour arroser la promenade des Tuileries). Arthur Young, qui admirait les promenades provinciales françaises, condamnait la pratique dénaturée de la promenade parisienne qui tient au développement de la capitale et qui s'oppose pour lui au progrès des mœurs. Trop étendu, Paris est trop peuplé; la promenade aux Champs-Élysées et sur les grands boulevards mélange les différentes classes sociales. Les promenades à la mode qui s'effectuent à cheval, en calèche, en cabriolet, en carrosse ou en phaéton, dans les allées de Longchamps et au bois de Boulogne, sont dangereuses pour la santé car les risques d'accidents de la circulation sont grands. Les promenades deviennent des lieux de sport où l'on rencontre *une infinité de cabriolets à un cheval qui sont conduits par de jeunes gens à la mode et par leurs imitateurs aussi fous, avec une telle rapidité qu'ils sont de véritables fléaux* (A. Young).

Un autre aspect est le mélange incontrôlé des personnes et l'agitation qu'y occupent les demi-mondaines<sup>24</sup> qui *se livrent à des concours de dépenses exceptionnels* ou les excentricités de la mode qu'un lieu d'exhibition favorise comme le rapporte par exemple l'anecdote suivant laquelle *un Anglais parut à Longchamps dans un carrosse d'argent, dont les roues étaient rehaussées de pierres précieuses et les chevaux ferrés du même métal. C'était à qui étalerait le plus de richesse dans les équipages, le plus d'élégance dans les attelages, le plus de faste dans les livrées. Des masques élégants, représentant les personnages dramatiques en vogue, sillonnaient la foule*<sup>25</sup>.

Dans son »Parallèle de Paris et de Londres«, L. S. Mercier relève les différences des deux traditions: respect légendaire des Anglais pour la nature, leur goût du confort un peu casanier et leur civisme; ils créent ces squares aux vertus ignorées des Français. Les squares, sortes de place privée ornée de boulingrins, pièces d'eau et bosquet, sont construits partout à tous les pâtés de maison, respectant ainsi une hygiène authentique et la vraie nature à Londres, à la différence des lieux animés par le spectacle et la compétition sociale à Paris<sup>26</sup>.

Mais l'opposition de deux formes d'urbanisme, l'un qui privilégie l'autonomie du quartier et la régularité de l'habitat, et l'autre les belles perspectives et les ouvertures sur le paysage ne parle pas toujours en faveur de Londres, car Mercier ne peut s'empêcher d'admirer la majesté des boulevards parisiens<sup>27</sup>. Cependant à Londres les comportements sociaux ne sont point dégradés: *On ne voit pas comme à Paris de grosses femmes ou de petites maîtresses fardées, porter leurs petits chiens à la promenade, et laisser les enfants à la servante.*

24 *Les filles entretenues ont pris le parti de se mettre très décemment; et si elles continuent, il faudra les connaître pour ne point se tromper, et pour les distinguer d'une honnête bourgeoise* écrit non sans ironie S. MERCIER dans son Tableau de Paris (chapitre Promenades publiques).

25 VICTOR FOURNEL, *Le vieux Paris*, Paris 1887, p. 162.

26 *Les Parisiens ne se promènent point, ils courent, ils se précipitent* écrit Mercier qui se souvient ici des »Lettres persanes«.

27 *Paris a des boulevards garnis de rangées d'arbres qui lui font un ornement qui n'est point à Londres.*

A cette époque le jardin du Palais Royal devient un square, un des plus beaux enclos de Paris. Mais pour quoi faire un square public devenu boîte de Pandore, lupanar, lieu de mauvaise vie? Il y avait pourtant à l'entrée du Palais Royal un Suisse qui vérifiait la correction vestimentaire des candidats à la promenade. Mercier le regrette cependant: *Refuser l'entrée de ce jardin au petit peuple me semble une insulte gratuite, et d'autant plus grande qu'il ne la sent pas.*

Mais ce qui change le plus est le public et les représentations. Autrefois à Vienne la promenade n'était guère légitime; elle était réservée à l'oisiveté de la classe aristocratique qui pouvait afficher ainsi son état. Désormais le repos après le travail apparaît comme un droit et une revanche sur l'oisiveté aristocratique. Le développement de l'éclairage urbain, l'invention de nouveaux véhicules meilleur marché que les fiacres, l'abandon des nombreuses processions religieuses au profit d'activités plus profanes, tout cela fait de la promenade une véritable conquête de la bourgeoisie sur l'aristocratie, légitimée d'ailleurs par l'absolutisme éclairé qui en voit les finalités rationnelles (et qui trouve en plus que cela ne coûte rien!).

Pour les classes bourgeoises, c'est aussi un facteur de socialisation. Chacun regardant chacun, tous se doivent de considérer leurs habits et leurs manières. Si l'on vient à l'Augarten non pour s'amuser, mais pour voir et être vu<sup>28</sup>, parfois dans une concurrence consciente entre bourgeoisie et aristocratie, la fonction de représentation persiste, mais elle est de plus en plus ouverte à tous.

C'est ainsi devenu un acte quotidien de la vie bourgeoise à la fin du XVIII<sup>e</sup> et la littérature pourrait en fournir de nombreux exemples, à commencer par Goethe lui-même. Je me contenterai de citer un petit livre hautement significatif de ce bouleversement, publié à Leipzig par Karl Gottlob Schelle en 1802 et intitulé «Les promenades ou l'art de se promener». Ce pédagogue fait œuvre de *philosophie populaire*, ou philosophie pratique, c'est-à-dire qu'il met à la portée de tous une réflexion sur une importante activité de la vie humaine et *les sources d'un plaisir qui dans sa pureté est intimement lié à la noblesse et la dignité de l'humanité*. L'intérêt même qu'il porte au sujet montre à quel point celui-ci est alors d'actualité.

L'examen de ce fleuron de l'art de vivre est systématique<sup>29</sup> et tous les aspects en sont abordés. *La promenade a sa place dans la vie qui oscille entre le sérieux et le jeu, le travail et le plaisir, le physique et le spirituel*. La promenade a affaire avec l'éducation, la formation de l'homme, la Bildung, et l'auteur insiste sur le fait qu'elle n'est pas un luxe, ni la marque d'une oisiveté décadente.

Bien évidemment l'influence de Rousseau tout comme celle de Werther y est grande. Mais Rousseau est critiqué pour avoir privilégié la nature au détriment de

28 Das alte und neue Wien. Verfaßt von einem Erzpatrioten, o. J., p. 15.

29 La table des matières peut en donner une idée : 1- Introduction; 2- la promenade n'est pas le simple mouvement du corps; 3- objets du plaisir de la marche en général; 4- intérêt de l'esprit; 5- nécessité de la promenade tant dans la nature que sur les promenades publiques; 6- influence de la promenade solitaire dans la nature sur le développement de l'esprit; 7- promenades publiques dans les allées; 8- promenades publiques dans les allées. Impressions; 9- jardins de plaisir; 10- promenades à pied, à cheval, en voiture; 11- des promenades en plein air. Influences sur le cœur; 12- en montagne; 13- dans les vallons; 14- champs, prairies et forêts; 15- phénomènes de la nature. Saisons; 16- Saisons; 17- la nature jugée d'après nos sentiments; 18- quelques remarques sur la conditions physiques de la promenade.

l'humanité et ne pas avoir respecté l'équilibre indispensable à ce qui est aussi l'apprentissage et l'exercice de la liberté<sup>30</sup>, y compris de la liberté intérieure (car *on ne peut se promener l'âme préoccupée et pleine de soucis*). Dans la petite ville où chacun connaît chacun, quand on voit des gens que l'on connaît notre esprit prend immédiatement une autre direction (souvenir de leur rang, de leurs façons de penser, de leurs relations, des liens qu'on a avec eux; etc.). L'avantage des promenades publiques est celle de *rencontrer des êtres humains, de libérer les hommes de leurs affaires et de les inviter au plaisir*. La douce sérénité du promeneur est un remède efficace contre le grand mal dans le commerce social qu'est l'hypocondrie<sup>31</sup>. La promenade est le libre exercice de la socialité et Schelle condamne autant *le fat qui se promène sur les promenades publiques par vanité, que le solitaire morose au fond des bois*. Car nature et société vont de pair. Si la grandeur de la nature efface les impressions mesquines de la société, la fréquentation des hommes les délivre de leur morosité.

*Les promenades publiques dans une ville comptent sans conteste parmi les besoins essentiels de la vie sociale. Si dans les villes d'un peu d'importance et d'aisance on ne s'était pas soucié de cette partie irremplaçable du plaisir général, la civilisation aurait fait très peu de progrès.*

Ce lieu de rencontre sociale permet de *s'égayer par la vue des hommes se promenant*. C'est un signe de culture et les promenades les mieux placées se trouvent près des portes de la ville: il faut à la fois être près de ses affaires, mais aussi avoir une vue sur un horizon dégagé. Les allées de Leipzig semblent, pour Schelle, répondre tout à fait à ces exigences.

Bref, Schelle livre ici un parfait exemple de la promenade vue par un homme des Lumières, qui connaît Goethe, Rousseau et les autres, et qui considère que la fonction sociale de la promenade est moins la représentation que l'élévation esthétique et morale grâce au mouvement des hommes et aux images de la nature qui donne de l'humanité une image complète, vivante et pourrait-on dire ici, en paraphrasant Winckelmann, d'une calme grandeur et d'une noble simplicité.

### Promenade au Bois

L'ermite de la Chaussée d'Antin a souligné le changement des modes et comment celles-ci variaient les lieux de leurs plaisirs.

*L'inconstance des Parisiens, leurs bizarreries, leur goût excessif sont toujours pour moi un objet d'étonnement. Après avoir successivement délaissé les jolis bosquets du pavillon d'Hanovre, les belles allées et les magnifiques salons de Frascati, la pelouse du Ranelagh, etc., ils concentrent aujourd'hui leur promenade dans quelques toises du boulevard Italien. C'est là, que depuis six heures du soir jusqu'à minuit, quatre mille personnes se heurtent, se coudoient, se talonnent, s'étouffent de chaleur et de*

30 Cette figure du promeneur comme homme libre est fréquente et non seulement Goethe, mais aussi Jean-Paul, Tieck, Eichendorff en livrent des figures variées et intéressantes.

31 Voir à ce sujet de A. MONTANDON, «Le voyage thérapeutique: Thümmel», in: *Le voyage romantique et ses réécritures*. Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont II 1987, p. 131-145 et Gérard LAUDIN, «Convivialité des hypocondriaques et hypocondrie des intellectuels. L'hypocondrie selon médecins et penseurs allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle ...» in: *Politesse et convivialité. Du gigot, des mots et autres savoir-vivre*. Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont II 1993, p. 131-147.

*poussière, en croyant se promener, dans un espace de dix pieds de large rétréci par quatre rangs de chaises. A quoi tient la préférence accordée à ce lieu? Les toilettes y brillent-elles davantage? Non, car c'est tout au plus si l'on voit assez pour se reconnaître. Les rendez-vous y sont-ils plus commodes? Non, car l'on ne peut parler si bas, qu'on ne risque, tant on est pressé par ses voisins, de les mettre dans la confidence. La société du moins est-elle mieux choisie? Non, car toutes les beautés des rues d'Amboise et de Marivaux y affluent au déclin du jour. Quels charmes ou du moins quels avantages trouve-t-on dans cette promenade? Aucun; mais elle est à la mode!*<sup>32</sup>

Nous prendrons comme exemple celui du Bois de Boulogne qui est un de ces grands lieux de promenade tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, un de ces grands lieux de rencontre de la mondanité parisienne soumis à ses horaires et à ses rites.

*A l'heure où le Paris élégant et viveur se repose, fait sa toilette, déjeune ou dîne, les Champs-Élysées sont presque déserts. C'est à peine si quelques groupes d'enfants, de soldats et de flâneurs en blouse se forment auprès des chétifs établissements de l'industrie en plein vent: marchands de joujoux, de bonbons, de gâteaux, saltimbanques, physiciens et avaleurs d'épées, qui pullulent sous les arbres de la promenade*<sup>33</sup>.

Mais dès que l'heure de la promenade arrive, la foule grossit de façon extraordinaire:

*A trois heures, il y avait cinquante voitures dans l'avenue, à trois heures un quart il y en a cinq cents, on dirait qu'elles sont sorties de dessous terre. Quant aux cavaliers, dans les tourbillons de poussière que soulèvent les pieds de leurs chevaux, il serait impossible de les compter. Et comme la foule attire la foule, comme tout spectacle a sa galerie, à Paris surtout, les contre-allées, que nous venons de voir désertes, se sont subitement peuplées de milliers de promeneurs ou de spectateurs assis, qui regardent passer chevaux et voitures, critiquent les visages et les toilettes, brûlent des cigares, causent, rient ou baillent: c'est Paris*<sup>34</sup>.

L'auteur note que ce Paris, c'est le Paris du monde. Les Champs-Élysées, où se réunissent équipages et cavaliers en files serrées sont le vestibule de ce merveilleux et verdoyant salon d'été qu'on appelle le Bois.

La densité de la foule est ce qui frappe le plus les contemporains. *Il y a les jours de grande marée et enfin les jours de pleine mer. Les premiers sont les dimanches, les seconds les jours de fête populaires*<sup>35</sup>.

La confusion des classes crée un pêle-mêle complet, un tohu-bohu pittoresque qui réjouit l'œil de l'étranger et captive celui de l'observateur<sup>36</sup>. Aussi le flâneur distingue-t-il avec intérêt les différentes catégories de promeneurs:

32 L'hermite de la Chaussée d'Antin, Paris, 1814, tome 1, p 42-43.

33 GOURDON (voir n. 13), p. 66.

34 Ibid., p. 67.

35 Ibid., p. 69. *Ce n'est pas un spectacle médiocrement curieux que celui des Champs-Élysées, le dimanche, quand le temps est beau. Tous les quartiers fournissent leur contingent de promeneurs; il en vient du Marais et du Faubourg Saint-Antoine (op. cit. p. 69). Quant aux promeneurs à pied, les plus fortes chaleurs les multiplient au lieu d'en éclaircir les rangs. ... On se presse sous les arbres, et toutes les chaises sont occupées. Quant aux toilettes, bien fou serait celui qui prétendrait y trouver les indices du départ du »beau monde«, car, aujourd'hui, toutes les classes sont mélangées par l'habit, et puis, je le répète, le plus beau monde de Paris ne s'en va jamais tout entier (ibid., p. 68-69).*

36 Ibid., p. 70.

*Il y a d'abord les habitués du lieu, gens à voiture et à chevaux, moins nombreux le dimanche que les autres jours.*

*Il y a ensuite la population assise, composée en majorité de boutiquiers, de petits rentiers et d'employés, le tout mélangé de quelques autres habitués qui se trouvent un peu dépaysés dans cette société mêlée.*

*Il y a enfin les promeneurs en veste et en blouse, les ouvriers, braves gens venus là pour s'amuser, et qui s'amuse franchement de tout, sans arrière-pensée, sans envie et sans méchanceté; bras dessus, bras dessous, hommes, femmes et enfants s'éparpillent dans les allées latérales, loin de la foule élégante, non par haine, mais par indifférence, et parce qu'ils se sentent plus gais entre eux. ...*

*Les jours de fêtes populaires, l'affluence est plus grande encore; elle est si énorme quelquefois que le flot des promeneurs s'arrête, indécis, immobiles par des courants contraires et par l'insuffisance des issues.*

Ce qui amène certains, comme Edouard Gourdon à voir dans ces mouvements de foule, ces masses humaines impatientes, un *douloureux spectacle* qui n'est pas sans provoquer un sentiment de crainte voire de panique.

C'est que l'ère du promeneur anonyme bat largement son plein maintenant et depuis que l'on a lu l'« Homme des foules » d'Edgar Allan Poe on sait ce que cette errance peut receler de criminel. On peut passer des années dans des quartiers de Paris sans y rencontrer un seul visage ami ou connu et c'est la joie du flâneur. Mais à la promenade tout est différent: c'est le lieu non de l'égarement (comme l'est la flânerie telle qu'a pu l'analyser un Walter Benjamin) mais des rencontres:

*Là, on les [ces inconnus] retrouve tous un jour ou l'autre. On y coudoie ce que l'on aime et ce que l'on hait, ce que l'on a et ce que l'on n'a plus. Tout cela vous saute aux yeux, vous frappe au cœur et réveille en vous des mondes de souvenirs<sup>37</sup>.*

La promenade est un défilé, une parade, où sont exposées les richesses de la société dans un spectacle que se donnent mutuellement ses membres<sup>38</sup>. Des Champs-Élysées, la duchesse de Fleury disait: *C'est là où l'Envie rencontre l'Orgueil*. Comme au théâtre ou à l'Opéra, la fonctionnalité de cette auto-représentation nous intéresse: la civilité sociale requiert des espaces de mise en scène où elle se voit, où elle peut jouir de son propre reflet, dans cet effet de miroir qui satisfait un fondamental besoin de réflexivité qui remplit plusieurs exigences: celle du narcissisme, qui permet de se voir en l'autre, celle de l'intégration sociale dont le spectacle assure l'évidence et la bonne marche de son fonctionnement puisque chacun est amené à respecter la règle générale et la loi non écrite du mimétisme des convenances.

C'est aussi un défilé de la mode, témoignage du dynamisme d'une société qui change, évolue tout en assurant la permanence dans le changement. Et si l'on a pu dire qu'on bâtit des villes et l'on constitue des empires plus facilement qu'on ne change la forme d'un nœud de cravate ou le dessin d'un ruban, c'est que la mode – en dépit de son aspect éphémère et frivole, a ses lois, ses règles et un fonctionnement qui échappent à l'arbitraire des volontés humaines. La mode relève des mouvements

37 Ibid, p. 76.

38 *Cette interminable trainée de voitures, épaisse de six ou huit rangs, serpent gigantesque qui se meut sur des roues éclate au soleil, se coupe en mille tronçons, bruit, siffle, voit et entend par toutes ses articulations, est certainement une des choses les plus curieuses qui se puissent observer à Paris. C'est, entre toutes, celle qui donne le mieux l'idée de l'opulence de la cité.* GOURDON (voir n. 13), p. 83.

profonds d'une sociologie qui paradoxalement, sous des aspects changeants et soumise dans ses manifestations superficielles au caprice, assure le sentiment de la cohérence et de la continuité du corps social.

En établissant un rituel assez souple et assez contraignant, la promenade dessine un espace de convention, d'habitude et de tradition. Ainsi la promenade au Bois obéit-elle à un parcours bien connu et fixé par la topologie même du paysage dessiné pour faire de cet espace un jardin de rêve que l'Empereur a transformé en parc anglais en suivant les plans de M. Vadé.

*La masse des promeneurs, ceux qui vont au Bois autant pour s'y montrer que pour se distraire et respirer un air pur, adopte certaines allées et ne s'en écarte guère: on arrive par l'avenue de l'Impératrice, on entre au Bois par la route de Suresnes, on tourne à gauche et l'on côtoie les deux lacs jusqu'au rond de la Source, on contourne la butte Mortemart, d'où l'on admire la beauté et la diversité des points de vue, on prend la route du rond de la source qui borde le côté gauche des lacs, on fait une station au carrefour des cascades, on suit la route de la Vierge des Berceaux, qui conduit à la grande cascade, où l'on fait une nouvelle halte, et enfin l'on revient au bout du lac inférieur par la route de Longchamp. Sur dix promeneurs qui vont au Bois dans leur voiture, il y en a neuf qui suivent rigoureusement cet itinéraire ou à peu près<sup>39</sup>.*

Mais la promenade dont on a pu apprécier la fonction politique (comme lieu de la pacification sociale) a également une fonction économique. Elle est de par sa disposition un lieu de loisir indispensable à ceux qui travaillent. *A l'heure où il y a foule, on peut s'y promener et être vu de deux mille personnes, de même que l'on peut s'y tenir écarté dans de belles allées solitaires, à l'abri de tout regard<sup>40</sup>.* C'est que l'homme occupé a aussi besoin de se rafraîchir le cerveau pendant une heure ou deux.

La fonction est bien entendu aussi de représentation et de communication: *pour le riche désœuvré, qui cherche à tuer le temps le plus agréablement possible; pour la femme élégante, qui veut montrer ses riches toilettes; pour le sportman, qui veut montrer ses beaux chevaux; pour nous tous, enfin, ce n'est pas un médiocre avantage que d'avoir à deux pas un lieu si bien fait pour le repos de l'esprit et la distraction. ... on a rencontré ses amis, on s'est parlé de voiture à voiture, on a même marché quelque temps de conserve, en se racontant les bruits du jour, sans oublier de médire un peu de son prochain; car je l'ai dit et je le répète, le Bois de Boulogne n'est pas seulement une magnifique promenade, c'est un grand salon de conversation<sup>41</sup>.*

Il s'agit de marquer les repères sociaux d'une part et la promenade joue le rôle d'une Bourse des représentations:

*De même que tout individu qui, dans un intérêt quelconque, veut faire une certaine figure à Paris, commence par acheter cheval ou voiture et se montrer au Bois, les femmes – j'entends celles d'un monde qu'il est inutile de nommer – poursuivent avec acharnement le rêve de l'équipage. ... C'est que le bois n'est pas seulement la Bourse d'une certaine catégorie d'hommes, il est aussi celle de la classe de femmes dont je parle. Selon le luxe plus ou moins grand qu'elles y étalent, elles sont cotées plus ou moins haut dans leur public. Le jour où la belle pécheresse qui allait au Bois en coupé de re-*

39 GOURDON (voir n. 13), p. 102.

40 Ibid., p. 173.

41 Ibid., p. 173.

*mise, y fait son entrée dans une victoria à elle, conduite par un cocher qui est son cocher et un cheval qui est son cheval, ce jour-là elle vaut, non pas cent pour cent, mais mille pour cent de plus. Aussi comme elle est épanouie et radiieuse! Comme il faut que tout le monde la voie, surtout ses amies, qui enragent et qui détournent la tête, pour échapper à l'humiliation de son triomphe. Quand le cheval rentre à l'écurie, il est sur les dents: on l'a promené trois heures au Bois et on lui a fait tenir les quatre coins de Paris; il a été présenté à tous les fournisseurs de Madame qui, désormais, rassurés sur la solvabilité de la cliente, n'hésitent pas à lui faire des crédits qu'on n'accorderait pas toujours à une duchesse. Tout se tient: la voiture amène un bel appartement, car la voiture exige une remise, et la remise ne va pas avec la mansarde: toilette, bijoux, loge aux premières représentations, tous les luxes et les bonheurs arrivent ensemble<sup>42</sup>.*

On sait combien la voiture est la décoration de la femme (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sa croix d'honneur): tous les romans de la société parisienne, à commencer par ceux de Balzac, l'ont amplement montré et ont fait de ce thème un ressort romanesque certain. Car la société de Paris, la plus passionnée de toutes les sociétés, ne dépouille jamais complètement ses passions.

*Si le bandeau tombait, l'observateur comprendrait que cette foule n'est pas un composé d'individualités moralement isolées; il verrait les groupes se former, les affinités et les antipathies s'accuser, et alors bien des choses s'éclaireraient qui sont obscures pour lui: un regard échangé entre deux femmes, un sourire jeté d'une voiture dans une autre, un léger signe saisi au vol par un cavalier, une exclamation singulière, le stationnement d'une voiture armoriée dans un carrefour isolé, et mille autres petits mystères qui lui échappent. Il saurait pourquoi madame la duchesse est aujourd'hui au Bois dans son petit coupé, quand toutes les amies y sont venues en calèche; pourquoi le comte y vient seul, le vendredi, quand tous les autres jours il y est avec sa femme; pourquoi...*<sup>43</sup>

Aussi vouloir faire le tableau moral du Bois, c'est écrire une histoire contemporaine du monde parisien.

Et nous terminerons en évoquant une promenade provinciale celle-là que Pierre Lasserre évoque dans son petit roman situé dans la petite ville pyrénéenne de Sault-en-Béarn. La promenade n'a pas le prestige, le luxe, la grandeur des promenades parisiennes; elle demeure néanmoins un espace de socialité fondamental.

*La place se fût trouvée complètement déserte sans le va-et-vient d'une douzaine de bourgeois, se promenant à pas lents le long des allées d'arbres qui la bordent sur trois de ses côtés, le quatrième étant occupé par les bâtiments de l'hôtel de ville. Cette promenade est comme un rite que ces messieurs accomplissent tous les jours, en manière de sieste, après le repas de midi. Répartis en deux ou trois groupes, ils devisent placidement, commentant, avec une discrétion d'opinions qui écarte tout péril de controverse, les nouvelles du jour. Et leur flânerie se poursuit, pareille, jusqu'au coup de deux heures et demie, qui marque le moment ordinaire de leur séparation. Alors le notaire regagne son étude, le greffier son greffe, le receveur son guichet; le médecin monte dans sa voiture qui l'attend au coin de la place, pour le mener visiter ses malades dans la campagne prochaine. La place d'Armes retombe, pour le reste de l'après-midi, dans*

42 Ibid., p. 165.

43 Ibid., p. 174.

*le sommeil général qui enveloppe la ville. Elle n'est plus traversée qu'à de longs intervalles par quelque passant qui se rend à ses affaires.*

*Or, ce jour-là, un jour de juin extrêmement chaud de l'année 1895, deux personnages qui ne faisaient point partie des habitués de la promenade et qu'on ne se souvenait pas d'avoir jamais vus y prendre part, étaient apparus ensemble sur les allées publiques, à l'instant où la circulation y est la plus grande. Emboitant le pas aux flâneurs déjà présents, ils s'étaient mis à en faire, eux aussi, le tour obligé, comme des gens que rien ne presse et qui ne sont là que pour le plaisir, salués avec une protocolaire déférence, comme des personnes de marque<sup>44</sup>.*

Cette promenade est insolite en ce qu'elle est ostentatoire et dure plus longtemps qu'à l'ordinaire: le banquier M. Ricau-Lespare et M. l'abbé Damiron ne se promènent en effet que pour montrer à toute la population qu'ils se promènent ensemble dans le but d'étouffer dans l'œuf une certaine rumeur. Tout le petit roman est ainsi bâti autour de cette promenade insolite qui lui a donné son nom, insolite d'autant plus que, s'il y avait prétexte à rumeur, celle-ci n'existait pas. Ce lieu de civilité est devenu, encore, mais c'est bien là une dernière une fois, après Crébillon, Goethe, Balzac, Stendhal, Maupassant, Proust, espace romanesque.

La disparition de ce type de promenade trouve son explication dans l'évolution même de la société moderne. Depuis que l'automobile règne sur Paris, c'est *un acte de courage, voire de témérité, que de consacrer une partie de son temps libre à tenter de se promener au milieu d'un air pollué par les pots d'échappement. La plupart des Parisiens ont choisi de rester chez eux le dimanche ou d'aller passer le «week-end» hors de la ville<sup>45</sup>*. Une seconde raison réside dans la disparition d'un grand nombre de rites sociaux (surtout depuis la première guerre mondiale qui marque une coupure définitive dans l'histoire des civilités modernes), bouleversement dont nous avons rendu compte dans notre ouvrage sur l'histoire des traités de savoir-vivre en Europe et dans d'autres publications.

44 Pierre LASSERRE, *La promenade insolite*, Paris 1922 (4<sup>e</sup> éd.), p. 10-11.

45 Alfred FIERRO, *Histoire et Dictionnaire de Paris*, Paris 1996, p. 1117.